

Idées et croyances

José Ortega y Gasset, Stock, 1945, 207 p., trad. Jean Babelon.

Les croyances ne sont pas des idées *que nous avons*, mais des idées *que nous sommes*. Bien plus, et précisément parce que ce sont des croyances radicales, elles se confondent pour nous avec la réalité même, elles sont notre monde et notre être, elles perdent par là l'aspect d'idées, de pensées qui sont nôtres, mais qui auraient fort bien pu ne pas nous venir à l'esprit.

Elles sont notre ouvrage, et par là-même, notre vie dont les assises sont des idées-croyances, que nous ne produisons pas nous-mêmes, qu'en général nous ne formulons même pas, et que, bien entendu, nous ne discutons, ni ne propageons, ni ne défendons. 11¹

La croyance, c'est ce qui nous tient ou nous soutient.

Il y a donc des idées *avec* lesquelles nous nous rencontrons, et c'est pour cela que je les appelle «*occurentes*», et des idées *dans* lesquelles nous nous rencontrons, qui semblent être déjà là avant que nous ne nous occupions de penser.

L'identité de nom est le seul obstacle qui nous empêche de distinguer deux choses dont la disparité nous saute aux yeux dès que nous opposons l'un à l'autre ces deux termes : croyances et «*occurrences*». 12

Il convient donc d'abandonner ce terme d'«*idées*» pour désigner tout ce qui dans notre vie apparaît comme le résultat de notre occupation intellectuelle. Or, les croyances se présentent à nous avec le caractère opposé. Nous n'y accédons pas par l'effort de notre entendement, mais c'est elles qui opèrent dans notre fond, quand nous nous mettons à penser à quelque chose. C'est pour cela que d'habitude nous ne les formulons pas ; nous nous contentons d'y faire allusion, comme il nous arrive à propos de tout ce qui est pour nous la réalité même. Les théories, par contre, même les plus véridiques, n'existent que pour autant qu'elles sont pensées, de là vient qu'elles ont besoin d'être traduites en formules.

Ceci nous révèle, sans aller plus loin, que tout ce sur quoi nous nous mettons à penser, est doué à nos yeux, *ipso facto*, d'une réalité problématique, et occupe dans notre vie une place secondaire, comparé à nos croyances authentiques. Quand il s'agit de celles-ci, nous ne pensons pas à l'heure présente ou future, notre relation avec elles consiste en quelque chose de bien plus efficace : elle consiste à «*compter sur elles*», toujours et sans cesse.

Cette opposition entre penser à quelque chose et compter sur quelque chose me paraît être d'une importance exceptionnelle. 14

Ce qui agissait de façon décisive au cours de notre démarche, ce qui était son fondement nécessaire, n'était pas *pensé* par nous avec une conscience claire et particulière. Cela était en nous, non pas sous une forme consciente, mais comme impliqué d'une façon latente dans notre conscience ou dans notre pensée. Eh bien, cette intervention de quelque chose dans notre vie, sans que nous y pensions, c'est ce que j'appelle «*compter sur quelque chose*». Et c'est là le mode propre à nos croyances effectives. 15

¹ Le nombre indique le numéro de la page du texte qui le précède.

Ce qui agit le plus efficacement sur notre comportement réside dans ce qui est impliqué d'une façon latente dans notre activité intellectuelle, dans tout ce sur quoi nous comptons et à quoi, parce que nous comptons dessus, nous ne pensons pas. 16

Les croyances constituent le fondement de notre vie, le terrain sur lequel elle se produit. En effet, elles nous mettent en présence de ce qui est pour nous la réalité même. Toute notre conduite, y compris nos démarches intellectuelles, dépend de la nature du système de nos croyances authentiques. En elles « nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes ». Et par là même nous n'en avons pas, d'habitude, une conscience expresse, nous ne les pensons pas, mais elles agissent d'une façon latente, comme impliquées par tout ce que nous faisons et tout ce que nous pensons expressément. Quand nous croyons vraiment en quelque chose, nous n'avons pas l'« idée » de cette chose, mais simplement nous « comptons sur elle ».

Par contre, les idées, c'est-à-dire les pensées que nous formons sur les choses, qu'elles soient originales ou reçues, ne possèdent pas, dans notre vie, une valeur de réalité. Elles agissent en elle précisément en tant que pensées qui sont nôtres, et seulement comme telles. Ceci veut dire que toute notre « vie intellectuelle » est secondaire par rapport à notre vie réelle ou authentique, et ne représente dans celle-ci qu'une dimension virtuelle ou imaginaire.

Une idée est vraie quand elle correspond à l'idée que nous nous faisons de la réalité. Mais *notre idée* de la réalité n'est pas *notre réalité*. Celle-ci consiste en tout ce sur quoi nous comptons au cours de notre vie. Or, de la plupart des choses sur lesquelles nous comptons en fait, nous n'avons pas la moindre idée. 17

Il importe au premier chef d'apprendre avant tout à séparer de la façon la plus nette la « vie intellectuelle » – qui évidemment n'est pas la vie – de la vie vivante, de la vie réelle qui nous donne notre être. 18

Notre adhésion à une pensée donnée est inéluctable, mais comme il dépend de nous de le penser ou de ne pas le penser, cette adhésion inéluctable qui s'imposait à nous comme la réalité la plus impérieuse, se convertit en quelque chose qui dépend de notre volonté, et *ipso facto* cesse d'être pour nous une réalité. Car la réalité est précisément ce sur quoi nous comptons, que nous le voulions ou non. La réalité est la contre-volonté, ce que nous ne posons pas nous-même, mais ce sur quoi nous venons buter. 19

Entre nous et nos idées il y a donc toujours une distance infranchissable : celle qui va du réel à l'imaginaire. Par contre, nous sommes inséparablement unis à nos croyances.

Si considérable que soit l'influence de nos conceptions sur notre vie nous pouvons toujours les suspendre, nous désolidariser de nos théories. Il y a plus : le fait est qu'il nous faut toujours quelque effort pour nous comporter selon ce que nous pensons, c'est-à-dire pour le prendre complètement au sérieux. 20

Entre les croyances de l'homme actuel, une des plus importantes est sa croyance en la « raison » de l'intelligence.

L'homme continue à compter sur l'efficacité de son intellect comme sur l'une des réalités qui existent, qui sont intégrées dans sa vie. Mais ayons assez d'équanimité pour remarquer qu'une chose est la foi en l'intelligence, et une autre de croire en les idées déterminées par cette intelligence. En aucune de ces idées nous ne croyons d'une foi directe. Notre croyance se réfère à la *chose* intelligence, en général, et cette foi n'est pas une idée *sur* l'intelligence. 21

Les choses que nos pensées, que les théories nous proposent, loin d'être pour nous la réalité ne sont exactement et exclusivement que des idées.

La science est beaucoup plus proche de la poésie que de la réalité, sa fonction dans l'organisme de notre vie ressemble beaucoup à celle de l'art. Sans doute, en comparaison d'un roman, la science paraît être la réalité même, mais, en comparaison de la réalité authentique, on s'aperçoit que la science tient du roman, de la fantaisie, de la construction mentale, de l'édifice imaginaire. 23

La couche la plus profonde de notre vie, celle qui porte et soutient toutes les autres, est formée par des croyances². 24

Le doute conserve de la croyance ce caractère d'être quelque chose en quoi l'on est, c'est-à-dire que ce n'est pas nous qui le faisons ou qui le posons. Ce n'est pas une idée que nous puissions concevoir ou non, soutenir, critiquer, formuler, mais, en toute rigueur, une idée que nous *sommes*. 25

Lorsque tout nous manque autour de nous, il nous reste du moins cette possibilité de méditer sur ce qui nous fait défaut. L'intellect est l'instrument le plus prochain sur quoi l'homme puisse compter, il l'a sans cesse sous la main. Tant qu'il croit, il ne s'en sert pas, car l'effort est pénible, mais dès qu'il tombe dans le doute, il s'y raccroche comme à une bouée de sauvetage.

Les lacunes de nos croyances sont donc le lieu vital où les idées s'insèrent pour intervenir. Il s'agit toujours pour elles de substituer au monde instable, ambigu, du doute, un monde d'où disparaissent l'ambiguïté. Comment y parvenir ? En nous livrant à la fantaisie, en inventant des mondes. L'idée est l'imagination. Aucun monde déterminé n'est donné à l'homme. Ce qui lui est donné, ce sont les peines et les joies de la vie. C'est d'après l'orientation qu'elles lui impriment qu'il lui faut inventer le monde. La plus grande partie de ce monde, il l'a héritée de ses ancêtres, elle agit dans sa vie comme un système de croyances fermes. Mais chacun doit se tirer pour son propre compte de tout ce qui est douteux, de tout ce qui est en question. À cet effet, il essaye de construire des figures imaginaires du monde et de sa conduite possible par rapport à elles. Parmi ces figures, l'une lui paraît idéalement plus solide, et c'est ce qu'il appelle la vérité. Mais prenons-y garde : le vrai et même le scientifiquement vrai, n'est qu'un cas particulier du fantastique. Il y a des fantaisies exactes. Bien plus, seul peut être exact le fantastique. On ne saurait comprendre l'homme sans observer que la mathématique jaillit de la même racine que la poésie : du don de l'imagination. 28

Les croyances sont toutes les choses sur lesquelles nous comptons absolument, bien que sans y penser. Du seul fait que nous sommes sûrs de leur existence et de ce qu'elles sont telles que nous les croyons, nous ne les mettons pas en question, nous nous comportons automatiquement en en tenant compte. Quand nous cheminons dans la rue, nous n'entreprenons pas de passer au travers des édifices, nous évitons automatiquement de les heurter ; il n'est pas nécessaire que surgisse dans notre esprit l'idée expresse que les murs sont impénétrables. À tout instant, notre vie est montée sur un répertoire considérable de croyances semblables. Mais il y a des choses et des situations devant lesquelles nous nous trouvons sans croyances fermes : nous sommes en doute si elles sont ou ne sont pas, si elles sont ainsi ou autrement. Alors il n'est d'autre recours que de nous *faire* une idée, une opinion à leur sujet.

Les idées sont donc des « choses » que d'une manière consciente nous construisons ou nous élaborons, précisément parce que *nous ne croyons pas* en elles.

² Laissons entière la question de savoir si, sous cette couche plus profonde, il n'y a pas encore quelque chose de plus, un fond métaphysique à quoi nos croyances n'atteignent pas.

Toutes sont incluses dans ce terme : idées vulgaires et idées scientifiques, idées religieuses et idées de toute autre farine. Car s'il n'y a de réalité pleine et authentique pour nous qu'en ce que nous croyons, les idées naissent du doute, c'est-à-dire d'un vide ou d'une lacune de la croyance. 33

Être en vie, c'est se trouver irrévocablement submergé dans l'énigmatique. L'homme réagit contre cette énigme primordiale et pré-intellectuelle en faisant fonctionner son appareil intellectuel qui avant tout, est imagination. Il crée le monde mathématique, le monde physique, le monde religieux, moral, politique et poétique, qui sont effectivement des « mondes » parce qu'ils ont une figure, qu'ils sont un ordre, un plan. Ces mondes imaginaires sont confrontés avec l'énigme de la réalité authentique, nous les acceptons quand ils s'y adaptent avec le maximum d'approximation. Mais, bien entendu, ils ne se confrontent jamais avec la réalité même.

Ces mondes, pris dans leur totalité, tels qu'ils sont, demeurent des mondes imaginaires, des mondes qui n'existent que par notre œuvre et par notre bon plaisir, en résumé, des « mondes intérieurs ». C'est pourquoi nous pouvons les dire « nôtres ». Et de même que le mathématicien, en tant que tel, que le physicien, en tant que tel, a son monde à lui, chacun de nous a le sien. 38

Le point mathématique, le triangle géométrique, l'atome physique ne posséderaient pas les qualités exactes qui les constituent, si ce n'étaient pas de pures constructions mentales. Quand nous voulons les rencontrer dans la réalité c'est-à-dire dans le perceptible et non dans l'imaginaire, il nous faut revenir à la mesure, et *ipso facto* leur exactitude se dégrade, elle se convertit en un inévitable « plus ou moins ».

Sans aucun doute, le triangle et Hamlet ont le même pedigree : ils sont tous deux issus de la folle du logis, de fantasmagories. 43

Il n'est pas question de libre-arbitre. En effet, nous pouvons choisir entre telle et telle fantaisie pour diriger notre conduite et l'éprouver, mais nous ne pouvons pas choisir entre faire œuvre de fantaisie ou non. L'homme est condamné à être romancier. 45

L'homme doit *être* sans cesse dans quelque croyance, la structure de sa vie dépend d'une façon primordiale des croyances en lesquelles *il est*, et que les changements les plus décisifs de l'humanité sont des changements de croyances, l'intensification ou l'affaiblissement des croyances. Le diagnostic d'une existence humaine – d'un homme, d'un peuple, d'une époque – doit commencer par le répertoire des convictions. Celles-ci sont le sol de notre vie. C'est pour cela que l'on dit que l'homme est en elles. Les croyances sont ce qui constitue véritablement l'état de l'homme. 56

Un homme peut penser tout ce qui lui plaît, et aussi bien des choses qu'il ne voudrait pas. Dans notre esprit surgissent spontanément des pensées sans l'intervention de notre volonté et sans délibération, sans produire aucun effet sur notre comportement. La croyance n'est pas, sans plus, l'idée à laquelle on pense, mais celle en quoi, de plus, on croit. Et le croire n'est pas une opération du mécanisme « intellectuel », c'est une fonction du vivant, comme tel, la fonction par laquelle il oriente sa conduite, sa tâche.

Il y a dans toute vie humaine des croyances basiques, fondamentales, radicales, et il y en a d'autres dérivées des premières, sustentées par celles-ci et secondaires. 57

Le diagnostic d'une existence humaine, de celle d'un peuple ou de celle d'une époque, doit commencer par repérer le système de ses convictions, et pour cela, avant tout, par déterminer sa croyance fondamentale, sa croyance décisive, celle qui sustente et vivifie toutes les autres.

Or, pour déterminer l'état des croyances en un certain moment, il n'est d'autre méthode que de comparer ce moment à un autre, ou à d'autres. Plus grand sera le nombre de termes de comparaisons, plus précis sera le résultat. 58

Les croyances constituent la couche basique la plus profonde de l'architecture de notre vie. Nous en vivons, et par cela même, d'habitude nous n'y pensons pas. Nous pensons à ce qui fait plus ou moins question pour nous : nous disons que nous *avons* telle ou telle idée, mais nos croyances, nous ne les avons pas, nous les *sommes*. 64

Non mi bisogna e non mi basta, « je n'en ai pas besoin, et elle ne me suffit pas ». 69

Lorsque Heine, en sortant sans doute d'une leçon de Hegel, demandait à son cocher : « Qu'est-ce que c'est que les idées ? » l'autre répondait : « Les idées ?... Les idées sont des choses qu'on se met dans la tête. » Mais le fait est que nous pouvons dire avec plus de sérieux que les choses sont les idées qui nous sortent de la tête et qui sont prises par nous pour des réalités.

La nécessité de dominer et de transcender l'idée de nature procède précisément de ce que celle-ci ne peut avoir la valeur d'une réalité authentique, mais qu'elle est quelque chose de relatif à l'intellect de l'homme, lequel, à son tour, pris à part et isolé, n'a pas de réalité – telle est l'erreur de tout idéalisme ou « spiritualisme » – sauf quand il fonctionne dans une vie humaine, sous l'empire des urgences qui constituent celle-ci. La nature est une interprétation transitoire que l'homme a donnée à ce qu'il rencontre devant lui dans sa vie. 87

L'homme ne rencontre pas les choses, il les pose ou les suppose. Ce qu'il rencontre ce sont de pures facilités ou difficultés d'exister. L'existence ne lui est pas donnée toute faite, elle ne lui est pas donnée comme à la pierre : en rencontrant ce fait qu'il existe, quand ce fait lui arrive, seule s'offre à lui la nécessité de faire quelque chose pour ne pas cesser d'exister. On voit par là que le mode d'existence de la vie n'est pas *d'être déjà*, puisque la seule chose qui nous soit donnée et *qu'il y a*, quand il y a vie humaine, c'est qu'il faut se la faire, chacun la sienne. La vie est un gérondif et non un participe, un *faciendum* et non pas un *factum*. La vie est une tâche qui, en effet, nous donne beaucoup à faire. Un médecin surpris de voir Fontenelle atteindre, en pleine santé, sa centième année, lui demanda ce qu'il ressentait ; le vieillard répondit : « Rien, rien du tout... Seulement une certaine difficulté d'être. » Il nous faut généraliser et dire que la vie, non seulement à cent ans, mais toujours, consiste en une « difficulté d'être ». 90

L'homme est l'entité qui se fait elle-même.

Mais l'homme n'a pas seulement à se faire soi-même, ce qui est plus grave, c'est qu'il lui faut déterminer *ce qu'il va être*. Il est *causa sui* à la seconde puissance. 91

L'homme est une identité infiniment plastique dont on peut faire n'importe quoi, précisément parce que d'elle-même elle n'est rien, qu'elle n'est qu'une pure puissance d'être « ce qu'il vous plaira ». 92

Si la réalité de sa vie est aujourd'hui ce qu'elle est, celle qui va être, l'homme le doit à ce qu'on appelle vulgairement l'« expérience de la vie ». Celle-ci est une connaissance de ce que nous avons été, que la mémoire conserve pour nous et que nous trouvons sans cesse accumulée dans notre aujourd'hui, dans notre actualité ou dans notre réalité.

L'expérience de la vie ne se compose pas seulement des expériences que j'ai faites personnellement de mon passé. Le passé de nos ancêtres, que me transmet la société en laquelle je vis, s'y intègre

aussi. La société consiste d'abord en un répertoire d'usages intellectuels, moraux, politiques, techniques, de jeux et de plaisirs. 98

L'authentique *être* de l'homme est étendu tout au long de son passé. L'homme est ce par quoi il a passé, ce qu'il a fait. D'autres choses auraient pu lui passer, il aurait pu en faire d'autres, mais le fait est que ceci qui effectivement lui a passé et qu'il a fait constitue une inexorable trajectoire d'expériences qu'il traîne derrière lui.

Dans cet illimité primordial de ses possibilités, propre à qui n'a pas de nature, il n'y a qu'une ligne fixe, préétablie et donnée, qui puisse nous orienter, il n'y a qu'une seule limite : le passé. Les expériences de vie qu'il a faites rétrécissent le futur de l'homme. Si nous ne savons pas ce qu'il va être, nous savons du moins ce qu'il ne va pas être. Nous vivons en fonction du passé.

L'homme n'a pas de nature, mais il a une ...histoire. Ou ce qui revient au même, ce que la nature est aux choses, l'histoire, en tant que *res gestae*, l'est à l'homme. 104

Le caractère simplement progressif de notre vie est bien une chose que l'on peut affirmer *a priori*, en pleine évidence.

L'erreur du vieux progressisme consiste à affirmer *a priori* qu'il progresse vers le mieux, car cela, seule la raison historique concrète pourrait le dire *a posteriori*. 105

Tant qu'il vit entre deux *croyances*, sans se sentir installé en aucune, l'homme se trouve en *crise* substantielle. 124

Il y a crise lorsque, au système de convictions de la génération antérieure succède un état vital dans lequel l'homme demeure sans ces convictions, et pour autant, sans monde. L'homme en revient à ne plus savoir que faire, parce qu'il en revient, vraiment, à ne plus savoir que penser sur le monde. Ainsi le changement au superlatif devient une crise et revêt le caractère d'une catastrophe.

On ressent un mépris profond pour tout ou presque tout ce que l'on croyait hier, mais la vérité c'est qu'on n'a pas encore de croyances nouvelles et positives à substituer aux traditionnelles. Comme ce système de convictions ou ce monde était le plan qui permettait à l'homme de cheminer avec une certaine sécurité parmi les choses et qu'à cette heure il manque de plan, l'homme se sent de nouveau perdu, déconcerté, sans orientation. 148

Dans les époques de crise, on ne sait pas bien ce qu'est chaque homme parce qu'en effet il n'est rien décidément : aujourd'hui il est ceci, demain il sera cela. Imaginons un homme qui, dans la campagne, a complètement perdu son orientation : il va faire quelques pas dans une direction, puis dans une autre, peut-être opposée à la première. L'orientation, les points cardinaux qui dirigent nos actes sont le monde, nos convictions sur le monde. Or, cet homme de la crise demeure sans monde, livré à la pure circonstance, désorienté. 149

Le contraire d'être soi-même, de l'authenticité, d'être sans cesse en soi-même, c'est être hors de soi, loin de soi, dans un autre que notre être authentique.

Ce qui est autre que moi, c'est tout ce qui m'entoure : le monde physique, mais aussi le monde des autres hommes, le monde social. 154

L'homme « altéré » et hors de lui-même a perdu son authenticité et vit une vie fausse. Il arrive très fréquemment que notre vie ne soit que cela : une falsification d'elle-même, une supplantation d'elle-

même. Une grande part des pensées avec lesquelles nous vivons, nous ne les pensons pas avec évidence.

La plupart des choses que nous disons, nous ne les entendons pas bien, et si nous nous demandons *pourquoi* nous les disons, c'est-à-dire pourquoi nous les pensons, nous nous apercevons que c'est seulement parce que nous les avons entendues dire. Jamais nous n'avons pris soin de les penser pour notre propre compte, ni de nous mettre en quête de leur évidence, mais bien au contraire, nous ne les pensons pas parce qu'elles sont évidentes, mais précisément parce que les autres le disent. Nous nous sommes livrés aux autres, et nous vivons dans l'« altération », on nous a escroqués constamment à nous-mêmes. Nous avons peur de notre vie, qui est solitude, et nous la fuyons, nous fuyons son authentique réalité, nous fuyons l'effort qu'elle réclame, et nous escamotons notre être authentique au profit des autres, de la société. 155

La vie a une réalité, non pas une bonté, ni un mérite, mais une pure et simple réalité, dans la mesure où elle est authentique, où tout homme sent, pense et fait ce que lui et lui seul, individuellement, doit sentir, penser et faire. 157

Nous sommes là où nous faisons attention. C'est pourquoi j'ai répété bien des fois : dis-moi à quoi tu fais attention et je te dirai qui tu es. 158

Le présent ne me préoccupe point parce que j'existe en lui. Ce qu'il y a de grave, c'est le futur. Pour être tranquille à l'heure qu'il est relativement à la minute qui va venir, j'ai besoin d'être sûr, par exemple, que la terre qui me soutient ne va pas me manquer aussitôt. Cette terre de maintenant, que mes pieds foulent, est une chose qui est là, mais la terre de tout à l'heure, celle du futur immédiat, n'est pas là, elle n'est pas une chose, il me faut maintenant l'inventer, l'imaginer, me la construire en un schéma intellectuel, en somme en une croyance que je me fais sur elle.

Une fois que je sais à quoi m'en tenir relativement à la terre, quel que soit le contenu de ma croyance, fût-il même le plus pessimiste, je me sens tranquille parce que je m'adapte à ce que je crois inévitable. 173

Quelque chose est pour moi un problème quand en me scrutant moi-même, je ne sais pas quelle est mon attitude authentique à son égard, quand parmi mes pensées à ce sujet je ne sais pas quelle est rigoureusement la mienne, celle à laquelle je crois en vérité, celle qui coïncide avec moi.

Le problème substantiel, originaire, et en ce sens, unique, consiste à m'insérer en moi-même, à coïncider avec moi-même, à me rencontrer moi-même. 175

L'homme moyen actuel a reçu tant de pensées qu'il ne sait plus celles qu'il pense effectivement, celles qu'il croit, et il s'habitue à vivre de pseudo-croyances, de lieux communs, d'intellectualismes, parfois extrêmement ingénieux, mais qui falsifient son existence. 176

« Chi non puo quel che vuol, quel che puo voglia. » Qui ne peut ce qu'il veut, qu'il veuille ce qu'il peut. 179

Extraits sélectionnés par Jean-Pierre Lepri.